

Auteur, titre et références du texte :

Abbé Alphonse Angot, [article non signé], « La fête de Saint-Julien à Laval au XV^e siècle », dans *La Semaine du Fidèle*, t. XXV [29 janvier 1887], p. 225-230 ; reproduit dans *La Semaine religieuse du diocèse de Laval*, t. XVIII [1886-1887], p. 267-269.

Mis en ligne par :

Archives départementales de la Mayenne
6 place des Archives — 53000 LAVAL, France
archives@cq53.fr

Date de première mise en ligne : 30 mai 2007.

Référence : FR-AD53-BN-0121

Texte relu par : Joël Surcouf

d'après un exemplaire conservé aux Archives départementales de la Mayenne
(cote : 3 Pe 318/17).

D'autres textes sont disponibles

sur le site des Archives de la Mayenne :
<http://www.lamayenne.fr/?SectionId=418>

Abbé A. ANGOT

La fête de saint Julien à Laval au XV^e siècle.

... Le Chapitre et la ville du Mans ont toujours célébré la fête de saint Julien par des cérémonies magnifiques. Le reste du diocèse n'était pas plus indifférent que l'Eglise principale au culte de l'apôtre du Maine. Une Confrérie dite de Saint-Julien, administrée par le Chapitre, rayonnait du centre jusqu'aux plus lointaines limites de ce diocèse d'une étendue excessive, et aucune des six cents paroisses de la province n'y restait étrangère. Les pardons de Saint-Julien étaient partout proclamés, et les fidèles, qui bénéficiaient des indulgences de ces fêtes, contribuaient aussi, par leurs offrandes, à l'œuvre de l'église cathédrale. Ces cotisations, qui se centralisaient dans chaque doyenné pour être transmises au chanoine receveur de la Confrérie, donnaient, jusqu'au milieu du XVI^e siècle, un résultat très important, plus de mille livres tournois chaque année. Il est probable que ces collectes fournirent pour une bonne part aux frais de construction et d'entretien du monument qui fait encore la gloire de la ville épiscopale et de la province.

En dehors de cette organisation centrale de la dévotion au saint Pontife, chaque contrée du diocèse avait son culte local. Le Passais manceau et même normand, honorait avec zèle et ferveur le saint qui avait évangélisé ses campagnes. On y garde le souvenir traditionnel des lieux où il passa, faisant le bien et semant les miracles sur ses pas. Des sanctuaires et des églises paroissiales lui sont dédiés.

Les fidèles aiment toujours à joindre son nom à ceux des saints qu'ils invoquent au *Confiteor* de leur prière quotidienne.

A une autre extrémité du Bas-Maine, sur les confins de l'Anjou, la petite et pieuse paroisse du Buret continue chaque année, le 27 janvier, d'être un but de pèlerinage en l'honneur de saint Julien de la part des paroisses voisines. Arquenay y envoie presque tous ses fermiers : ils arrivent nombreux aussi de Meslay, du Bignon, de Saint-Denis-du-Maine. Tous viennent demander pour les biens de la terre continuation de la protection que saint Julien accordait à leurs pères. Les comptes de fabrique de la paroisse font mention de ce pieux usage comme étant déjà de tradition immémoriale en 1530. On vient à pied de plusieurs lieues ; longtemps avant le jour, le chœur de l'église est envahi

par les pèlerins, hommes et femmes, et les cierges s'allument aux pieds de la statue du saint ; puis, après l'assistance à une messe solennelle, la plupart apportent l'honoraire d'une ou de plusieurs messes pour leur métairie ou closerie. Il serait facile de relever de divers côtés d'autres exemples de la piété des fidèles pour leur apôtre.

La ville de Laval avait, elle aussi, dès le IX^e siècle, son église de saint Julien. C'était, non une église paroissiale, mais la chapelle de la Maison-Dieu, bâtie à l'extrémité du pont, du côté opposé à la ville. Cette maison hospitalière était en même temps un bénéfice assez considérable, ordinairement conféré à un personnage de distinction. Le service de l'hôpital, pour le spirituel et pour le temporel, était sous la direction d'un chapelain résidant. Cette église, qui fut sans doute reconstruite plusieurs fois, ou du moins agrandie et modifiée, subsistait encore il y a cinquante ans ; ainsi fut-elle, pendant dix siècles, le centre principal du culte de saint Julien pour toutes les populations voisines. La fête du saint patron s'y célébrait avec solennité et surtout avec un grand concours de peuple.

On ne s'attend pas à retrouver dans une modeste église d'hôpital les magnificences du culte et les cérémonies pompeuses d'une cathédrale comme celle du Mans. Ce ne sont plus les abbés de toute la province qui viendront rehausser l'éclat de la fête, ni les chapitres et couvents de la ville épiscopale, qui se succéderont pour le chant de cet office solennel. Toutefois le prêtre-chapelain requérait, ce jour-là, le secours de chantres et d'officiers étrangers. En 1409, c'est Collinet, chantre de la collégiale des Trois-Maries de Montsûrs, accompagné de ses deux clercs ; en 1426, ce sont messires Jean Regnard, Guillaume Lecerre, Jean Jeuseau, Jean Pélisson ; en 1448, sont invités les chantres du célèbre chapitre de Saint-Tugal, avec le « maistre d'escolle » et ses enfants.

L'office commençait dès la veille, ou la nuit peut-être pour le chant des Matines ; le 27 janvier, il y avait messe « à note » et solennelle. L'hôpital possédait pour ses offices propres « ung psautier fériel et ung grael de Monsieur saint Julian, noté ». La cérémonie caractéristique de cette fête lavalloise était le chant, par un enfant, de la vie de saint Julien. En 1410 on donna dix deniers « à celui qui dist la vie » ; en 1466 « le filz Jehan Lemaczon, lequel leut et chanta ia vie de Monseigneur saint Julian le jour de la feste », eut quinze deniers.

Outre la fête du 27 janvier, on célébrait à Laval, comme au Mans, celle de la Translation de saint Julien ; elle est même mentionnée sous le même titre à deux époques de l'année : le 24 juillet, suivant l'usage qui a persévéré dans le diocèse, et une seconde fois au mois d'avril. Toutes ces fêtes avaient vigile et messe solennelle.

Rappelons-nous que ces cérémonies pieuses se passent dans un hospice où sont recueillis des malades et des enfants pauvres ou orphelins ; aussi venait-on honorer le saint patron non-seulement par des prières, mais par d'abondantes aumônes en argent et en nature. Le tronc de Saint-Julien donnait ce jour-là autant que dans tout le reste de l'année. En 1435, on est en pleine guerre anglaise, tellement que le 6 octobre « la paour fust du siège et dura par cinq ou six jours » ; malgré ces alarmes, le culte du saint Apôtre n'est pas négligé et les fidèles n'oublient pas d'apporter leurs offrandes. Les dons en nature comme beurre, laine, graisse, viande, etc., étaient surtout considérables, et, pour les recevoir, on mettait dans l'église « un grant nombre de pots de terre, buyes, gedes ». L'empressement était tel pour venir à l'offerte ou pour vénérer les reliques que dix ou douze personnes avaient charge de garder « les autieulx ».

Toute fête a son côté de réjouissance, et nous savons, par le compte détaillé du receveur, qu'il en était ainsi à l'hôpital, ce qu'il en coûtait pour la table et ce que l'on y servait. Quelques jours à l'avance, les serviteurs de « l'houstel » se rendaient en Louverné, à la ferme de l'Aumône qui appartenait à l'hospice et où il avait « garenne deffensable » pour prendre des connins. Le chapelain s'accordait quelquefois avec ses amis ce plaisir innocent de la chasse. Mais ce n'était là qu'une partie du menu d'un festin servi abondamment aux invités et aux pensionnaires de l'asile, et pour lequel il fallait plusieurs veaux et moutons, six boisseaux de froment, et d'autres menues provisions. Les Religieux, qui sont les pauvres volontaires, n'étaient pas oubliés non plus ; en 1480,

par exemple, « Monseigneur le maistre donna une *pension* aux beaux pères de saint François » qui, d'ailleurs, étaient fréquemment appelés à donner les secours de leur ministère pour la confession et pour la prédication à la Maison-Dieu.

Si les offrandes étaient plus abondantes aux jours des trois fêtes de saint Julien, elles ne manquaient à aucune époque de l'année et s'ajoutaient, comme un appoint considérable, aux rentes et aux fermages de l'hôpital. Les processions, qui venaient fréquemment de la ville ou des paroisses, étaient une autre forme du culte rendu à l'Apôtre du Maine. Le chapitre de Saint-Tugal s'y transportait plusieurs fois par an ; du 3 au 14 juin 1481, les processions de Bonchamp, d'Argentré, de Grenoux, de Saint-Berthevin sont également signalées.

Les dévots serviteurs de saint Julien participaient, en visitant son église, à des faveurs spéciales que le maître administrateur n'oubliait pas de faire renouveler en temps voulu. Ainsi, en l'année 1451, il est accordé deux écus et six sols « au Père Dehede (?), lequel fist la diligence de l'impétration des pardons de cyens (accordés) par Monseigneur le Cardinal de Touthville (d'Estouville), Legat. » Le 29 mai 1458, on donna encore dix sols, pour frais de chancellerie, « au secrétaire et sceleur de Monseigneur du Mans, pour la lettre du pardon que mondit Seigneur donna cyens ... »

(*Semaine du Fidèle*).